

V. S. Nobius

ASTRAL

Le Totem

Tome 1

©Vincent S. Nobius, 2019
Contact : vs.nobius@gmail.com

ISBN : 978-2-9570334-0-9

Illustrations et couverture : Aurore Buisson

*A mes deux petites Elphées,
Et à ma belle Amazone.*

Vous êtes la plus belle de mes histoires.

Table des matières

<i>Prologue</i>		9
<i>Chapitre I</i>	<i>Providence</i>	19
<i>Chapitre II</i>	<i>Poussière parmi les Poussières</i>	45
<i>Chapitre III</i>	<i>La Règle du Mérite</i>	73
<i>Chapitre IV</i>	<i>Le Trône de Zafyr</i>	99
<i>Chapitre V</i>	<i>Akasha</i>	127
<i>Chapitre VI</i>	<i>Le Vahal</i>	155
<i>Chapitre VII</i>	<i>L'Art et la Guerre</i>	185
<i>Chapitre VIII</i>	<i>La Colonie du Chaos</i>	215
<i>Chapitre IX</i>	<i>Les rêves d'Aredius</i>	243
<i>Chapitre X</i>	<i>Grâce éternelle</i>	273
<i>Chapitre XI</i>	<i>Le niveau zéro</i>	301
<i>Chapitre XII</i>	<i>Atlantis</i>	333
<i>Chapitre XIII</i>	<i>Equilibrium</i>	369
<i>Sciothèque</i>		413

Prologue

Au pied de la lourde porte en bois, fermée de l'intérieur, Odyseus, face à un millier d'hommes, portait sa voix avec l'aplomb du grand chef qu'il était. Les soldats, transis par les mots de leur meneur, laissaient la flamme guerrière prendre la place de la peur dans leurs yeux.

— Regardez ces portes mes frères !! Regardez les bien ! Et voyez au-delà, car elles sont tout ce qui vous sépare de votre destinée. Ces lourdes planches sont l'ultime rempart de votre route vers la gloire. Je suis fier de vous, de chacun d'entre vous, de ce que nous avons accompli et de ce que nous allons bientôt achever. La victoire sera nôtre. Celle-là même pour laquelle vous avez sacrifié plus que je ne saurais dire. La fierté sera nôtre et celle de toute la Grèce et de nos royaumes unis. La vengeance sera nôtre. Car nombre d'entre nous ont perdu d'irremplaçables compagnons.

Il ne laissa pas l'émotion le gagner et ses yeux brulaient d'une féroce détermination.

— La mort d'Akhilleus est pour moi comme celle d'un frère. Je n'ai plus de larme à lui offrir mais il me reste ma sueur et mon sang. Je les verserai pour lui, pour chacun de vous, pour la captive Hélène et pour notre roi Ménélas.

A l'évocation de ce nom, les soldats lancèrent à l'unisson un cri de guerre puissant. *Ouha !*

Odyseus laissa la ferveur guerrière de ses hommes s'exprimer, puis, dans le calme revenu, posa à nouveau sa voix.

— Une guerre n’a de sens qu’à son début et dans ses derniers instants. Entre les deux, ce ne sont que des soldats qui se livrent une bataille sans merci. Ce soir encore nous serons ces soldats mais je vous promets, mes guerriers, que demain... demain... vous repartirez vers vos femmes et vos enfants en héros !

Dans un grincement de bois massif, la porte s’ébranla et commença lentement à s’ouvrir.

— Aiguiser vos sens comme vos épées et vos lances. Soyez solides comme vos boucliers, précis et rapides comme vos flèches, vaillants comme le brasier qui anime vos yeux et votre cœur en cet instant !

Les poings se serrèrent autour des armes alors que la porte dévoilait progressivement l’intérieur de la cité de Troie.

— Les dieux sont avec nous ! Je le sais mes amis, car ce soir, même eux n’oseraient pas nous affronter.

Diomède, sa longue épée à la main se présenta à la grande porte.

— Nous n’avons plus de temps à perdre, la garde est alertée, dit-il à Odysseus. Notre effet de surprise s’estompe à chaque seconde. Il faut y aller.

Odysseus se tourna et fit face à la cité, dont on ne distinguait que la place principale. La bataille avait déjà débuté dans l’enceinte de Troie et des nuages de poussières s’élevaient déjà dans les airs, tourbillonnant en volutes sculptées par les mouvements amples des lances de fer.

Odysseus leva le poing, son épée dressée en signe de ralliement.

— Avec moi, mes frères !

Les soldats imitèrent leur chef et brandirent leurs armes dans un fracas métallique.

— Avec moi, jusqu’au bout !

Les mille voix s’élevèrent dans un brouhaha qui prit la forme d’un cri de guerre, répété avec force.

— Ouha !! Ouha !!

Les grecs, Odysseus et Diomède en tête, entrèrent dans la cité comme une marée hurlante et envahirent les avants postes à la vitesse d'un essaim. Les coups pleuvaient et ceux qui n'étaient pas abattus fuyaient à toutes jambes ou se jetaient du haut de l'enceinte.

Quand l'armée troyenne chargea avec la vigueur désespérée du dernier rempart, les troupes se dispersèrent en une cohue chaotique. Les volées de sable soufflé par les pas des combattants et les corps lourds chutant sur le sol, teintaient l'épais brouillard d'un rouge infernal. S'ajoutaient au camaïeu orangé, les reflets pourpres des trainées de sang qui maculaient déjà le champ de bataille. Les torches aux flammes vacillantes positionnées partout dans la cité, accentuaient l'aspect volcanique et faisaient jouer des ombres menaçantes.

Odysseus élimina un ennemi en enchaînant parade, décalage et frappe à la nuque avec l'aisance du guerrier expérimenté. Un deuxième tomba sous sa lame, puis de nombreux autres au rythme de ses esquives et de son imperturbable progression.

Les cris de guerre, les hurlements de terreur et de douleur se mélangeaient dans le tumulte de la bataille, martelé par les sons métalliques des armes s'entrechoquant.

Odysseus connaissait parfaitement le son de la lance fendant l'air et son ouïe fine l'alerta. Il pivota sur sa gauche et plaça son aspis en opposition à la pique qui se fracassa sur l'épaisse toison de bois et de cuir. L'impact le força à placer un genou au sol pour résister au déséquilibre. Il se releva et enfonça sa lame dans la poitrine d'un troyen qui voulut profiter de sa position pour l'attaquer. Il retira son épée du torse de l'ennemi et lui arracha un râle d'agonie, puis balaya l'horizon d'un regard perçant, à la recherche de ses hommes dispersés.

Un peu plus loin, son ami Diomède maniait la lance avec une agilité qui n'avait d'égale que sa puissance, insufflée par son désir

ardent de vaincre. Odysseus ne put réprimer le sourire qui s'esquissa sur son visage fier. Puis la discrète plissure de ses pommettes s'effaça instantanément à la vue d'un de ses hommes qui succombait sous les coups simultanés de deux guerriers ennemis.

Odysseus fit tomber son bouclier imposant et, d'un bond puissant et souple, s'élança vers eux, après avoir saisi de sa main libre les restes de la lance qu'il avait parée. Les deux hommes se tournèrent immédiatement vers leur nouvel assaillant. Le premier eut à peine le temps de se mettre en position que l'épée d'Odysseus, lancée avec adresse, se planta profondément dans son épaule, l'emportant de tout son poids vers l'arrière. Le deuxième étouffa un cri d'horreur puis tendit vaillamment son épée vers celui qui était déjà à sa hauteur et qui, d'un geste précis, enfonça la lance brisée à la base de sa gorge. Aucun son ne sortit de sa bouche bientôt emplie d'un sang épais.

Odysseus récupéra son épée et constata avec amertume qu'il n'y avait plus rien à faire pour son compagnon d'armes. Cet affrontement devait trouver rapidement son dénouement car même si la victoire était dans leur camp, le nombre de leurs hommes tombés augmentait avec le temps. En un hurlement puissant il se fit entendre, malgré le vacarme :

— Trouvez le Prince ! Tuez Pâris ! Libérez Hélène !

Diomède lança un regard entendu à son ami et redoubla de vigueur pour déblayer son chemin jusqu'aux quartiers princiers, dont les contours se distinguaient facilement dans le brouillard.

Assourdi par les battements de son propre cœur et sous l'emprise de sa ferveur partisane, Odysseus n'entendit qu'au dernier moment le sifflement creux d'une deuxième lance qui lui était destinée, et, dans un geste précipité, se jeta sur le côté pour l'éviter. La pointe aiguisée lui déchira la cuisse sur toute sa largeur et assez profondément pour dévoiler le muscle saillant tranché nettement. Il poussa un cri de douleur.

Il lui sembla alors que son ouïe s'étouffait, éloignant les bruits de la bataille et les réduisant à un simple fond sonore, puis sa vision se troubla et s'éclaircit. Tout devint d'un blanc immaculé sans qu'il soit ébloui. Sa douleur avait disparu, sa peur et sa colère aussi. Il était apaisé, baigné dans cette chaleureuse radiation dont la pureté lui faisait l'effet d'une maternelle caresse sur le visage. Une douceur bienveillante lui embrassa le cœur et il se souvint de sa bien-aimée, Pénélope. Alors qu'il jouissait de cet état de grâce originel, un cri déchira le calme.

« Odysseus est touché ! »

Le grondement de la guerre revint de plus en plus fort à ses oreilles. La lumière disparut tel un voile arraché et fit place de nouveau à la brume poussiéreuse et à la cohue. La douleur fusa violemment de la cuisse jusqu'à son ventre.

Il lui fallut rassembler tout son courage pour se redresser. La vue de Diomède repoussant tous ses assaillants pour le rejoindre lui donna l'élan. Il se tint à nouveau debout, touché mais aussi droit que lui permit sa bravoure et que son statut de roi lui imposait.

Il repoussa un nouvel ennemi en le désarmant d'un coup sur l'avant-bras puis l'assomma du plat de sa lame. Il ne put l'achever avant qu'un autre adversaire, immense et robuste, au teint pâle et aux yeux injectés de sang, ne fondît sur lui, une grande épée brandie au bout de ses bras aussi épais que des fûts de bois. Odysseus eut le temps de placer son épée en contre au moment où la lourde lame s'abattit sur lui. Le choc résonna dans tout son être et principalement dans sa cuisse qui lui arracha un grognement. Il posa son genou à terre, solidement ancré au sol, les bras fermes alors que l'ennemi continuait de déployer toute sa force pour l'écraser. Les épées crissèrent, se tordirent, plièrent sous le poids du soldat titanesque. Odysseus put apercevoir dans son regard la lueur

effrayante de la folie sanguinaire qui le possédait. Il ne tiendrait plus longtemps.

Il céda au moment de se jeter sur le côté, obligeant son assaillant, emporté par sa propre force, à perdre l'équilibre en avant jusqu'à planter sa lame dans le sol. Le tout prit une fraction de seconde et Odysseus finit sa roulade un peu derrière le guerrier. D'un mouvement précis, il trancha le tendon au-dessus du mollet de son ennemi. Le titan émit un son caverneux, posa son genou à terre et tourna sa large tête au regard fou vers Odysseus. Celui-ci comprit que sa tentative ne suffirait pas à lui faire prendre le dessus.

Son adversaire se redressa de toute sa hauteur, dans un rôle bestial. Odysseus se leva pour lui faire face mais un coup de pied dans le buste l'envoya de nouveau au sol. La puissance du coup et l'abondant saignement de sa cuisse l'empêchèrent de se remettre en position et il dut parer la nouvelle attaque en restant à terre. Son épée vola, brisée par le choc.

Pour la première fois, certainement, de son histoire de guerrier, Odysseus ne put bouger, ni penser. Tétanisé par son impuissance, prêt à subir l'assaut final d'un ennemi trop fort pour lui, il ferma les yeux.

Un souffle délicat lui parcourut alors la nuque. Il était enveloppé de cette lueur réconfortante qui l'avait réchauffé quelques minutes auparavant. Le calme absolu était revenu, autour de lui et en lui. Il sentit une présence dans son dos et se tourna. Dans un halo légèrement bleuté, vêtue d'une robe argentée tranchant avec ses longs cheveux d'un noir ébène, se tenait sa femme Pénélope. Bien qu'elle fût considérée comme la plus belle femme du monde par nombre de ceux l'ayant rencontrée, il semblait à Odysseus qu'elle n'avait jamais été aussi radieuse et magnifique qu'en cet instant. Il tendit sa main vers ce visage de porcelaine qui lui répondit par un rayonnant sourire et, au moment où ses doigts frôlèrent la joue délicate de son épouse, il se sentit tiré vers l'arrière.

« Reste à terre ! »

Il reconnut la voix de Diomède, étouffée et lointaine. Le tumulte de la bataille avait repris et lorsqu'il ouvrit les yeux, Odysseus vit Diomède bondir au-dessus de lui avec une redoutable férocité, une épée dans chaque main, vers son puissant adversaire qui fut pris de court. Le valeureux ami planta ses deux épées, d'un seul élan dans le torse de sa cible. Puis il profita du léger mouvement de recul pour récupérer ses deux armes et les planter, cette fois ci, dans chaque cuisse. Le géant n'eut pas le temps de crier sa douleur. Ses jambes le lâchèrent et il chuta sur ses rotules. Il lâcha sa lourde épée. Un gargarisme sanglant jaillit de sa bouche édentée.

Diomède se saisit de la lame immense et, d'un mouvement parfaitement circulaire, lui trancha la tête nettement. Odysseus sentit le sol trembler lorsque le corps massif et inerte du soldat sans tête s'écrasa sur le sable inondé de son sang.

Déjà, la main tendue de Diomède l'invita à se mettre debout. Il s'en saisit et se redressa sous l'impulsion de son frère d'armes. Il se sentait soulagé de pouvoir compter sur ses alliés et troublé car cette dernière vision, si forte, si belle, avait laissé dans son esprit un sentiment étrange qui ne le quittait pas. Un sentiment de calme, celui de l'évidence d'être à sa place, au bon endroit, au bon moment.

Il fixa le regard réconfortant de son sauveur mais se rendit compte qu'il n'avait pas besoin de réconfort, ni d'être sauvé. Il se sentait bien, serein. Il savait, sans deviner pourquoi, que leurs yeux se croisaient pour la dernière fois mais il n'en éprouva aucune tristesse. Diomède sentit dans son cœur ce qu'Odysseus lui transmettait silencieusement. D'abord troublé, un sourire fraternel se dessina sur son visage.

A ce moment, la lance, qui l'avait blessé à la cuisse, transperça le torse d'Odysseus, lancée derrière lui, presque à bout portant, par l'homme qu'il avait simplement assommé. Un bruit sourd de bois brisé vibra dans tout son être. Il eut le souffle coupé et ses jambes commencèrent à se dérober. Il ne ressentit cependant aucune douleur.

Diomède lança sa lourde épée directement dans le cœur du soldat, dans un cri de rage. Puis il arracha la lance d'entre les omoplates d'Odysseus et le prit dans ses bras pour l'accompagner délicatement jusqu'au sol. Ses yeux s'emplirent de larmes qui ne coulèrent pas. Il n'y avait plus aucun doute : son ami était sur le point de poursuivre le voyage là où il ne pouvait le suivre.

— Les Dieux t'ont rappelé, mon frère, murmura-t-il en caressant le visage d'Odysseus.

Celui-ci, sans bouger le bras, saisit une poignée de sable et le laissa s'écouler lentement de sa paume fermée, tel un sablier. Il sentit chaque grain rouler entre ses doigts.

Le sol lui parut semblable à un parterre d'herbes tendres et il respirait l'odeur âcre du sable avec la même extase que s'il s'agissait de fleurs à l'envoutant parfum. Tant de douceur au milieu de cette barbarie ne devait elle se trouver qu'aux portes de l'Elysée, pensa-t-il en souriant. Il se rappela Ithaque, son royaume, sa demeure chaleureuse, ses terres cultivées, son verger bourgeonnant à cette époque de l'année, son fils qu'il avait quitté si jeune et qui, aujourd'hui, devait être devenu un grand et fort jeune homme au regard fier.

Il se sentait partir plus profondément dans son lit cotonneux mais se retint en s'accrochant à nouveau au regard de Diomède. Il attrapa sa main fermement, prit une inspiration sifflante et pénible et, d'une voix rauque, s'adressa à lui :

— Sens-tu cette bise, mon ami ? C'est le vent de la paix qui souffle sur vous. Emmène Ménélas à la victoire et pars retrouver

les tiens. Fais le serment de ne jamais les quitter et aime-les autant qu'il soit possible d'aimer.

Ses yeux brillants se perdirent quelques secondes dans le ciel.

Son regard s'éteignit lentement, au moment où le dernier grain de sable s'échappa de sa main, à présent relâchée.

Chapitre I

Providence

*Un corps vide s'éteint.
Une âme vit et se teint.*

Proverbe Pléiadien.

Le bruit du vent léger dans le feuillage des saules fut le premier à se distinguer du silence absolu. Odysseus connaissait parfaitement ce son si particulier pour avoir passé des heures à contempler les cieux au chant de ces feuilles, les douces soirées d'automne. Il le perçut cependant de façon très lointaine, comme depuis l'intérieur de son corps.

Vint alors le tintement délicat des cordes d'une harpe vibrant sous des doigts timides. Il lui sembla entendre des rires d'enfants se mêler aux notes improvisées, puis la bise balaya les derniers bruits et fit place à nouveau au néant. Néant qui dura un temps inquantifiable sans pour autant que l'ennui n'y pût trouver sa place.

Un cri perçant déchira l'harmonieux silence avant de se perdre en échos dans le lointain. Souvenir tenace des derniers instants passés dans la violence et l'horreur, sans doute, qui vint frapper Odysseus en pleine poitrine.

Ses sens et ses émotions furent ce qui le rapprochait le plus d'une sensation corporelle puisqu'il était libéré de son carcan de chair, il le sentait. Il n'avait pas besoin de le voir pour en être sûr, il le savait : il existait désormais dans une enveloppe plus vaste, plus légère que celle qu'il venait de laisser, froide et inerte, sur le champ de bataille. Il se laissa submerger par la merveilleuse sensation de ne pas baigner dans la lumière mais de faire partie de la lumière, d'être la lumière. Cet état d'extase lui fit considérer l'étroitesse dans laquelle il avait dû passer toutes ses années, cet inconfort permanent dont il n'avait pas eu conscience jusque-là.

Bien que n'ayant aucun point de repère dans l'immensité vierge qui l'entourait, il crut percevoir un mouvement dans lequel il était embarqué. Ce n'était pas un déplacement linéaire mais plutôt un élan général de toutes les particules, dont il faisait lui-même partie, et dans toutes les directions simultanées. Il lui eut été impossible de vivre une telle sensation dans un corps lourd et soumis aux lois terrestres.

Sa pensée était aussi illimitée et éparpillée que le reste de son être. Il savait tout et il ne savait rien. Il était mort mais jamais ne s'était senti si vivant, si vibrant.

Une question revenait des profondeurs de sa curiosité. Il n'était pas important, selon lui, de savoir où il se trouvait mais : Qui était-il ?

L'évocation mentale seule de cette interrogation le fit cesser instantanément son mouvement et fit surgir à la surface toute son histoire personnelle. Ses souvenirs étaient face lui sous forme d'orbes animés, de la taille d'un poing. Ils flottaient dans le grand désert blanc où il se trouvait toujours. Il y en avait un véritable océan qui s'étendait à perte de vue et chacun contenait une scène de sa vie. Ils étaient faits d'un voile translucide et doré et donnaient l'impression de danser lentement dans l'air. Certains émettaient une lueur plus bleutée, d'autres grise ou encore d'un rouge sombre.

Odysseus retrouva une apparence physique, semblable à celle qu'il avait sur Terre, mais ce ne fut qu'une image car il ne ressentait aucune lourdeur ni étroitesse, ni même n'avait la sensation, autre que visuelle, d'être un corps fini. Il rayonnait de l'intérieur de cette même lumière que celle dans laquelle il évoluait mais la sienne avait des reflets d'or et d'argent. Il avait rajeuni, ou du moins se trouvait sans âge. Ses traits étaient plus fins, ses cheveux mi-longs grisonnants avaient retrouvé leur éclat d'ébène et sa barbe était saillante et parfaitement dessinée.

Tel un hologramme, il avança au milieu des orbes en les effleurant de la main. A chaque fois qu'il en frôlait un, il se déroba doucement en lui laissant une émotion qui le traversait furtivement. Le souvenir de la naissance de Télémaque, son fils, l'enroba d'amour. Celui de son apprentissage du maniement de l'épée, quand il n'était qu'un enfant le fit sourire. Celui de la mort d'Achilleus enfin, lui laissa le goût amer du chagrin.

Au milieu de cette étendue dorée, un orbe, plus gros et plus éclatant que les autres, attira l'attention d'Odysseus. Il se dirigea instinctivement vers lui et les autres orbes s'écartèrent au rythme de son avancée. Plus il s'en approchait, plus l'orbe semblait grandir et quand il arriva finalement à sa hauteur, bien plus vite qu'il ne l'eût cru, il était dépassé d'un bon mètre par la masse ovale lumineuse. La lumière intérieure laissa apparaître progressivement une silhouette qui flottait dans les fines particules étincelantes. Le visage était à peine dessiné quand Odysseus reconnut Pénélope. Ses longs cheveux noirs détachés voletaient librement autour d'elle, comme mus par les remous de l'eau. Ses yeux, couleur noisette, s'ouvrirent et se plongèrent dans le regard éperdu d'amour de son époux. Elle tendit sa main vers son bien aimé qui se risqua à passer la sienne à travers le voile translucide de l'orbe.

S'étaient écoulées dix longues années sans qu'ils ne pussent être ensemble. Odysseus avait été contraint de suivre Ménélas dans une guerre interminable et épuisante, laissant sa douce et

son fils à Ithaque, son royaume. Tout ceci n'avait plus d'importance, puisqu'elle était là, au bout de ses doigts, magnifique, divine.

Au moment de pénétrer l'orbe de sa main, il ressentit un léger picotement chaud qui ne l'arrêta pas. Leurs doigts se rapprochèrent avec toute la tendresse que l'impatience leur accorda. La sensation de picotement s'étendit dans tout le bras et commençait à gagner l'épaule, puis le torse. Ce n'était pas désagréable mais prenait de plus en plus d'ampleur à mesure que l'espace entre leurs mains se réduisait. Les lèvres parfaitement tracées de Pénélope se confondirent en un sourire envoutant quand Odysseus frôla sa main. Tout son être vibrait à présent de ce pétilllement intérieur. D'une voix douce et suave qui résonna dans le cœur de son amant, Pénélope s'adressa à lui, presque en chuchotant :

— Retrouve-moi.

Cette phrase fit remonter à la conscience d'Odysseus un savoir profond, une ancestrale certitude. S'il ne savait pas clairement qui, ni où il était, il savait que Pénélope était pour lui la raison d'être, la quête primordiale. Dans son regard se mélangèrent alors la douceur et la détermination.

Il voulut provoquer l'élan ultime pour saisir la main de sa femme mais une force mystérieuse l'en empêcha et alors qu'il insista de plus belle, il se sentit s'éloigner de plus en plus. Il se débattait contre ce qui le retenait, comme prisonnier de son propre corps. L'intensité des picotements qui avaient saisi tout son être arrivait à la limite du supportable alors qu'il se mit à courir pour rattraper l'orbe fuyant. Plus il courait vite, plus l'orbe se dérobait. Des larmes coulèrent le long de ses joues, rougies par l'effort, comme les témoins de sa coupable impuissance.

A bout de souffle il se laissa tomber dans le néant immaculé. Il voulut crier à l'infini mais ce ne fut qu'un tremblotant murmure qui souffla le nom de Pénélope entre ses lèvres tordues de douleur.

La chute vertigineuse l'emportait à une vitesse exponentielle. Il avait l'impression d'être aspiré par un tunnel en spirale. Son corps entier était secoué de vibrations et un bruit assourdissant grondait dans sa tête. A la place de son cœur, il sentit tous les fourmillements se concentrer en un point prêt à exploser et alors que le bruit et le vertige furent à leur apogée, un puissant claquement sourd le stoppa net et fit cesser tout son, pour revenir instantanément à un calme total.

« Retrouve-moi ».

En entendant cet ultime écho, Odysseus ouvrit les yeux.

Comme tiré d'un sommeil profond et marquant, il lui fallut un bref instant pour calmer ses émotions, acclimater sa vue et constater sa situation.

Il était allongé dans un large lit au matelas souple et aux draps soyeux. Sa tête reposait sur un oreiller tendre et au doux parfum. Autour de lui, la pièce était sobrement meublée mais avec un goût raffiné. A côté de lui, une table de chevet faite à même un petit arbuste aux feuilles automnales, soutenait une bougie éteinte et une note manuscrite à laquelle Odysseus ne prêta pas attention. Une commode basse aux teints beiges était placée face à son lit. Y était posé un vase splendide contenant une fleur comme Odysseus n'en avait jamais vue. Elle était entourée d'un voile translucide qui dansait au milieu de ses mille pétales aux couleurs aussi éclatantes que variées. A côté de la commode, une chaise blanche à bascule en osier invitait à la contemplation ou à la sieste. Elle donnait de surcroît sur une ouverture vers l'extérieur dont provenait une belle lueur orangée. Celle-ci se mêlait aux rideaux souples et brodés qui trahissaient par leur danse la présence d'une légère bise. Il lui sembla entendre des voix provenant de cette ouverture. Sans pouvoir distinguer précisément des

mots, il sentait le ton enjoué de deux hommes partageant des idées.

Il lui vint alors le désir de se lever et d'explorer un peu plus la pièce et ses alentours. Odyseus n'éprouvait aucune crainte, ni aucun doute, cet endroit lui semblait familier et accueillant. Il se redressa et au moment de tirer ses draps pour se lever, constata qu'il était nu. Il pensa subitement à lui en tant que corps et passa immédiatement ses mains sur son visage. Il avait la peau lisse et fraîche que recouvrait son épaisse barbe douce. Ses cheveux étaient fins et le reste de son corps, puissant et beau. Il était exactement comme il s'était vu au milieu des orbes, jeune et radieux.

C'est alors qu'il s'attarda plus longuement sur le mot écrit sur sa table de chevet. Il s'en saisit et put d'ores et déjà admirer le tracé délicat, presque calligraphique de son auteur :

*Bonjour Odyseus et bon retour
à Providence.
Tu es ici chez toi et, lorsque tu seras prêt,
je t'invite à revêtir ces quelques étoffes
et à nous rejoindre au grand jardin.
Tu le retrouveras facilement, suis les autres.*

Archibald.

*PS : La fleur sur la commode est une Aspalea Astralis.
Cessylia n'a pas pu s'en empêcher, tu la connais.
Pour la faire briller, donne lui un peu d'amour.*

Il eut un sourire bien qu'il ne se souvint d'aucun Archibald, ni d'aucune Cessylia. Ces noms ne lui semblèrent pas totalement étrangers, mais il ne put mettre de visage dessus.

Il repéra rapidement les étoffes en question, pliées et parfaitement disposées sur un tabouret situé de l'autre côté de son lit. Il

se leva pour s'y rendre mais une douleur à la cuisse freina son élan. Il se rappela cette blessure profonde sur le champ de bataille et passa immédiatement sa main à l'endroit de l'entaille. Aucun relief sous ses doigts ne laissait même imaginer la moindre cicatrice. Ses yeux confirmèrent son diagnostic. La blessure appartenait au passé, ou à un autre corps, tout cela n'était pas clair pour lui, en revanche la douleur, bien qu'estompée, était toujours présente. Il prit sur lui et, en boitant un peu, se dirigea vers le tabouret et saisit les tissus de lin beiges aux coutures soignées. Elles étaient légères comme le vent et semblaient aussi solides que de la toile de jute. Il y avait un pantalon et un haut à manches courtes, pourvu d'un col en forme de « V », brodé d'argent. Le tout serti à la taille par une ceinture de soie aux reflets argentés, également. Des sandales faites de papyrus tressé s'accordaient parfaitement avec l'ensemble.

Odysseus, dans sa nouvelle tenue s'approcha, curieux, de l'Aspalea Astralis et, malgré ses tentatives sincères, ne parvint à la faire briller, comme il avait été invité à le faire.

Il se dirigea alors vers les rideaux qui avaient cessé de bouger et les écarta doucement de ses doigts. Il fut d'abord aveuglé par la lumière ambrée et se protégea les yeux. Sa nouvelle tentative, plus prudente s'accompagna d'un émerveillement croissant au fur et à mesure qu'Odysseus laissait apparaître entre ses doigts un spectacle éblouissant. En contrebas de sa fenêtre, s'étendait un parc arboré, ponctué çà et là de petites maisonnettes au style épuré. Des allées de pierres marmoréennes dessinaient entre elles des courbes aux traits soutenus par les couleurs éclatantes des fleurs qui les bordaient.

La partie la plus époustouflante concernait le paysage céleste. A la place de l'évident ciel bleu, Odysseus pouvait admirer une étendue infinie d'étoiles lumineuses. Il distingua au loin, dans cet océan bleu nuit, une plateforme flottante sur laquelle s'élevaient des habitations semblables à celles qu'il voyait près de lui.

Plusieurs de ces plateformes lui apparurent finalement disposées un peu partout, tel un archipel aérien.

Le clou de ce spectacle était une masse imposante, d'un bleu turquoise avec des taches brunes et un voile blanchâtre qu'Odysseus n'eut pas de mal à reconnaître comme étant la Terre. Il resta stupéfait devant telle beauté, magnifiée par la lueur du soleil qui caressait les contours de l'astre de son aura chaude et donnait des reflets safranés à tout ce qu'elle embrassait. Odysseus avait eu, dans son enfance, quelques leçons d'astronomie et il sourit à l'idée de ce qu'aurait pensé son professeur à cet instant.

Il en déduit que l'endroit où il se trouvait devait être semblable aux autres plateformes qu'il apercevait au loin. Ce qui le surprenait le plus était justement de ne pas être surpris. Son esprit logique, bien qu'un peu malmené par ces nombreuses découvertes, s'accordait sans peine à cette nouvelle vision. Il n'y avait plus de doute, Odysseus était déjà venu ici et commença même à ressentir la possibilité d'être d'ici.

Tel un enfant poussé par le désir ardent de faire d'insolites découvertes, Odysseus ne perdit pas une minute de plus et marcha d'un pas décidé, bien que claudiquant, vers la porte de sa chambre.

Une fois dans le couloir, il se mit à trotter vers son extrémité. Son impatience l'emporta sur son reste de douleur. Il passa précipitamment le voile transparent qui faisait office de porte et arriva dehors, au milieu des plantes surprenantes, des fleurs arc en ciel et des statuettes de marbre.

Il prit une profonde inspiration qui emplit son cœur de joie quand, surgi du brouillard de sa mémoire, un souvenir refit surface.



Il se déroulait ici même, sous ce grand saule aux feuilles translucides. Odysseus, qui paraissait plus jeune d'une dizaine d'années, était alors assis sur un banc de pierre, à côté d'un homme plutôt âgé et qui arborait une barbe blanche contrastant avec des yeux d'un bleu profond et un crâne dégarni auréolé d'une fine couche argentée. Il portait une toge, ceinturée à la taille et brochée d'une lanière de cuir sur laquelle était gravé un symbole inconnu. Le silence de l'instant fut interrompu par Odysseus qui tourna la tête vers lui :

— Qu'as-tu ressenti la première fois ?

— Tu veux dire, la première fois que j'y suis allé ? répondit le vieil homme d'un ton calme et apaisant.

Odysseus acquiesça sans cligner des yeux. Il avait le regard curieux.

— C'était il y a bien longtemps, reprit son interlocuteur. Sofia était encore là, c'est pour dire. Je n'étais pas arrivé depuis bien longtemps à Providence mais à cette époque, nous étions nettement moins nombreux et passions plus de temps sur Terre qu'ici. Je ne pourrais pas te donner de détails précis, faute de m'en souvenir, mais je me rappelle d'une chose en particulier : J'avais une trouille de tous les diables.

Il sourit, amusé, quand Odysseus, lui, éclata d'un rire franc et chaleureux.

— Toi ? Le grand Archibald ? Peur ?

— Et qu'est-ce que tu imagines ? C'était il y a plus de 5000 ans ! Les conditions là-bas étaient plus rustiques, tu peux me croire. Les incarnations étaient plus courtes aussi mais d'une intensité remarquable. Nous étions peu et loin d'être en situation de force, contrairement à aujourd'hui.

Il y eut un moment de silence.

— Comment as-tu maîtrisé cette peur ? interrogea Odysseus avec sérieux.

— La peur de ne se maîtriser pas. On l’ignore ou on l’accepte. Dans les deux cas, elle nous accompagne tant qu’elle nous est nécessaire. Ce qu’il faut maîtriser, c’est l’art de comprendre ce qu’elle nous enseigne.

Il leva ses yeux vers l’horizon et les posa sur le spectacle grandiose qu’offrait la Terre vue de l’espace. Dans son regard rempli de sagesse, on pouvait lire une douce nostalgie.

— Quand je suis arrivé ici, continua-t-il, et que j’ai vu ce spectacle pour la première fois, j’ai pensé que c’était sans doute la plus belle création qu’il m’avait été donné de voir dans mon existence. Si majestueuse, si pure, si généreuse, si apte à attirer les convoitises de tous les peuples d’*EoA*, notre système. Je devais faire ma part pour protéger ce joyau, indispensable à notre présence ici. Ajoute à tout ça les discours plus que convaincants de Sofia, et il n’en fallait pas plus pour faire le grand saut.

Il se tourna vers Odysseus après un moment de silence.

— Quand tu es ici, il est bon de regarder la Terre pour te rappeler où tu vas. Une fois là-bas, regarde les étoiles pour te rappeler d’où tu viens. Tu n’es pas simplement un Humain qui représente sa colonie. Tu es un habitant de l’Astral qui œuvre pour *EoA* et tout l’Astral. C’est un honneur de répondre à l’appel d’une telle destinée. La douleur, la peur, rien ne saura t’arrêter si tu te souviens de regarder les astres. Ne sera placée sur ton chemin aucune épreuve que tu ne puisses traverser si tu sais te souvenir des racines de ton âme. Ta grandeur ici rayonnera dans la matière, de la même manière. Tu seras grand, Odysseus, et reviendras encore plus grand.



Odysseus reprit conscience de l’endroit où il se trouvait, toujours debout devant les statuettes. Cette brève lueur du passé lui

avait réchauffé les sens au même titre que le souvenir d'Archibald, son guide, son père spirituel, l'avait ému.

Bien que ses souvenirs donnassent l'impression de se mélanger dans sa tête, il apparut à Odysseus qu'ils étaient au contraire en train de s'ordonner et se clarifier. Il se rappelait parfaitement sa vie en tant que roi d'Ithaque, chef des armées de Ménélas, époux et père. Mais derrière cette mémoire, comme la lueur de la scène derrière le rideau clos, apparaissaient les lointains feux d'une réalité bien plus vaste. Il se sentait sorti d'un rêve trop puissant pour lui laisser reprendre contact avec sa conscience.

Ce bavardage mental cessa quand deux hommes, aux habits similaires aux siens, le saluèrent d'un geste de la main en ralentissant le pas devant lui. Le plus grand, aux cheveux bruns tressés et aux yeux noisette lui adressa la parole :

— Bonjour, Odysseus. Il est bon de te revoir, mon ami. Tu viens au banquet, n'est-ce pas ?

Odysseus rendit la politesse d'un geste mou de la main et ne put bredouiller qu'un vague « bonjour » en guise de réponse. L'autre homme, plus trapu et au visage rond et sympathique, émit un petit rire :

— A peine rentré de la Terre et déjà dans la Lune ?

Les deux comparses sourirent. Odysseus sourit également et s'adressa à eux, un peu confus :

— Veuillez me pardonner, je crois que je n'ai pas tous mes esprits.

— On te laisse revenir tranquillement, reprit, avec bienveillance, le plus grand d'entre eux. Nous aurons le loisir de nous retrouver plus tard. Bon retour parmi nous.

Ils s'éloignèrent sur ces mots. Odysseus se frotta les yeux pour se concentrer à nouveau puis entreprit de poursuivre son chemin. Il se rappela la note d'Archibald lui conseillant de « suivre les autres » et jugea que ce fut une pertinente suggestion. Il se dirigea

donc dans la même direction que les deux hommes, mais d'un pas plus nonchalant.

Chaque détour du petit serpent de marbre sur lequel il évoluait était un prétexte à l'émerveillement. Que cela soit une fleur, un arbre, un chant entonné par une inconnue, ou encore un parfum délicat, tout semblait plus beau et empreint d'une douce magie.

La petite allée déboucha sur une large promenade dégagée. Odysseus fut d'abord surpris d'y voir tant de monde. Seuls, par groupes de deux ou plus, il y avait une bonne centaine de personnes qui avançaient dans la même direction, d'un pas soutenu et dans une ambiance festive. La plupart d'entre elles offrirent un salut, un sourire ou un regard entendu à Odysseus qui se contentait de sourire en retour. Il remarqua que tous étaient habillés plus ou moins comme lui, hormis les femmes qui portaient de longues robes claires et avaient, pour la majorité, des rubans dans leurs cheveux.

Il regarda enfin dans le sens de la marche et vit, à quelques centaines de mètres, au bout du chemin, un attroupement important. Il lui fut impossible de distinguer plus précisément ce qu'il voyait alors il décida de se laisser emporter par le courant des joyeux marcheurs. Tout en avançant, il entendait des bribes de conversation, çà et là : « ...un récital de harpe, absolument », « Je parie qu'il n'a même jamais quitté sa colonie, haha », « ...certainement un discours de Socrate » et autres exclamations perdues dans les éclats de rire et le bruit des sandales sur le marbre.

Du tumulte léger, un cri aigu se détacha et parvint aux oreilles d'Odysseus :

« Ody ?! »

Il reconnut la voix immédiatement, bien qu'il lui fût impossible de savoir pourquoi. Il s'arrêta et scruta la foule sans trouver

celle, à en juger par le timbre, qui venait de l'interpeler. Il se résigna et se remit en marche quand une boule lumineuse, de la taille d'une bille et lancée à pleine vitesse dans sa direction, arriva précisément au centre de sa poitrine. Craignant le choc, il lança son bras et se jeta en arrière mais, à défaut de le percuter, la boule pénétra dans son corps et se logea dans son estomac. Emporté par son élan, il chuta maladroitement en arrière et, alors qu'il se trouvait au sol, un fourmillement à l'intérieur de son ventre le fit partir dans une crise de rire digne d'un enfant succombant aux chatouilles de ses parents. Son hilarité dura quelques secondes puis fit place à un sentiment d'apaisement. Sans se relever, il regarda autour de lui les passants souriant discrètement de sa situation, sans moquerie et sans cesser d'avancer.

Se planta devant lui une femme à l'allure juvénile, aux cheveux blonds très longs et coiffés en de multiples tresses dans lesquelles étaient glissées des broches de différentes couleurs. Ses vêtements se démarquaient clairement des autres puisqu'elle était vêtue d'étoffes rapiécées aux teints vert et marron. Des bottes lui montaient aux genoux, rapidement relayées par une jupe fantaisiste dans les mêmes coloris. Elle avait les traits fins, délicats, la peau nette et des yeux verts et malins. Un petit nez en trompette lui donnait l'air espiègle, et malgré sa chevelure abondante, Odysseus put distinguer de longues oreilles fines et pointues. Elle arborait un radieux sourire mais avait une lueur de défi dans le regard. Elle tendit la main sans se baisser et murmura d'un air insolent :

— A chaque fois que tu reviens, tu es encore plus mou qu'avant.

Odysseus n'eut pas la certitude de devoir rire ou non. Il saisit la main tendue et se redressa. Une fois debout, il constata la différence de taille avec stupéfaction. Il dépassait la jeune femme d'une tête et demie. Malgré tout, celle-ci le toisait fièrement et d'un air amusé. Il sentit qu'elle attendait quelque chose alors,

persuadé de la connaître mais sans n'être sûr de rien, il prit un ton aussi gai que possible et dit :

—Salutations !

Elle éclata subitement de rire, ce qui ne manqua pas de décon-
tenancer un peu Odysseus. Elle prit une grosse voix pour carica-
turer son « Salutations » et rit de plus belle. Elle leva à nouveau
ses yeux malicieux vers lui, qui eut un sourire gêné :

—Tu es toujours dans le gaz, c'est ça ?

Odysseus se contenta d'acquiescer d'un air désolé.

—Laisse-moi t'aider à remettre tes idées dans le bon ordre,
dans ce cas.

Elle se jeta sur lui dans un élan d'amour sincère et enfantin et
le prit dans ses bras pour le serrer le plus fort possible, sa tête
appuyée contre son sternum. Les yeux d'Odysseus s'écarrillè-
rent quand un nouveau souvenir refit surface.



Il avait l'air beaucoup plus jeune que dans son précédent sou-
venir. Tout juste sorti de l'enfance, il avait un visage encore im-
berbe et des cheveux fins et courts. Il était en train d'observer at-
tentivement un bourgeon de fleur violet, posé dans sa main et lui
parlait tout bas :

—Tu dois m'écouter la fleur, je t'en supplie. Fais ce que je te
demande.

Puis il serra doucement la fleur entre ses mains en murmurant
timidement « Ouvre-toi, ouvre-toi, ouvre-toi ». Il découvrit à
nouveau le bourgeon et constata, agacé, que rien n'avait changé.
Il jeta le jeune bouton dans l'herbe d'un geste colérique en l'in-
vectivant :

—Et bien reste comme tu es, si ça te plaît !

Il serra ses bras sur sa poitrine d'un air boudeur et se détourna de son expérience ratée. Il changea d'attitude quand il aperçut un peu plus loin une jeune fille blonde aux oreilles pointues, dans une tenue faite de feuilles et de branches qui courait éperdument en direction du refuge le plus proche : un chêne aux feuilles d'or. La colère d'Odysseus fit rapidement place à la curiosité et il se dirigea vers l'arbre abritant la mystérieuse inconnue.

Arrivé à sa hauteur, il entendit des gémissements et se fit plus discret pour tenter d'apercevoir celle qui se cachait dans les branches. Il la surprit alors qu'elle avait la tête blottie entre ses mains et était secouée de sanglots. Odysseus n'avait jamais vu d'autres Humains avec de telles oreilles, des cheveux si longs et des vêtements si étranges. Il ne fut pas assez silencieux et la jeune fille se rendit compte de sa présence. Elle ne leva pas la tête et se contenta d'ordonner :

— Va-t'en Tewënz ! Tu es stupide !

— Euh... je ne suis pas Tewënz, répondit Odysseus après un instant d'hésitation.

La jeune fille leva soudainement la tête et posa ses yeux embués sur ce jeune garçon qui s'adressait à elle depuis le pied de l'arbre. Elle resta interdite un instant puis une lueur de malice traversa son regard :

— Tu as quand même l'air stupide, lâcha-t-elle avec aplomb avant de sourire timidement et de remettre sa tête dans ses bras.

Odysseus sourit également et ne s'avoua pas vaincu.

— Pourquoi te caches-tu ?

— Pour pleurer, stupide, répondit-elle en relevant la tête avec une insolente évidence.

— Alors pourquoi pleures-tu ? Et je m'appelle Odysseus.

La jeune fille poursuivit avec une moue boudeuse :

— C'est à cause des autres de ma classe. Ils ne comprennent rien, ils sont méchants et...

— ...stupides ?

— Exactement !

Elle essuya rapidement ses yeux et, d'un bond agile sauta de son perchoir pour se retrouver en une fraction de seconde à la hauteur de son interlocuteur. Elle plaça son bras en angle droit devant elle, la tranche de sa main vers Odysseus. Elle joignit l'extrémité de son pouce et celle de son auriculaire, les trois autres doigts tendus vers le haut.

— Bonjour Odysseus, je suis Loreliz !

Toute sa tristesse s'était soudainement évanouie et avait fait place à la gaieté et l'assurance. Elle maintint sa position un moment avant de relâcher, ne constatant aucune réaction de la part du garçon.

— Tu comptes faire le Salut ou pas ?

Odysseus, perplexe, ne sut quoi faire, ni répondre.

— Attends, ne me dis pas que tu ne sais pas ce que c'est ? demanda Loreliz, abasourdie. Tu viens d'un autre système ou quoi ?

Elle leva les yeux au ciel puis prit le bras droit d'Odysseus et le mit à angle droit. Elle plaça sans ménagement ses doigts comme les siens.

— Maintenant place le bout de tes doigts sur les miens.

Il s'exécuta et approcha lentement sa main. Le dessin de leurs doigts formait une superbe symétrie. Au moment où ils se touchèrent, un léger souffle les traversa. Loreliz eut un frisson.

— Waou, t'as une sacrée force, toi. Pour un Humain, je veux dire.

Elle retira sa main alors qu'Odysseus lui, tendit la sienne vers ses oreilles mais la jeune fille se déroba.

— Hé ! Tu fais quoi ? s'insurgea-t-elle.

A peine désolé, Odysseus retira tout de même sa main. En guise d'excuse, il exprima sa curiosité :

— C'est fou, je n'en avais jamais vue.

— De quoi ? Là tu commences à m'inquiéter, Ody.

Odyseus parut surpris mais presque flatté de ce diminutif, que l'on utilisait pour la première fois à son égard.

— J'ai déjà vu des oreilles bien sûr. Mais pourquoi les tiennes sont-elles... ?

Ne trouvant pas le mot adapté, il tenta de l'exprimer par geste et mima une pointe avec ses mains.

— Pointues ? s'esclaffa Loreliz. Parce que je suis une Déva, Ody !! Tu ES stupide, finalement. Pour être tout à fait exact, je suis une Elphée, de l'espèce des Dévas.

Odyseus était fasciné. Il avait entendu parler des Dévas, pendant les cours de Socrate ou de Cessylia sur les différentes espèces qui peuplaient *EoA*, mais c'était la première fois qu'il en voyait une. D'autant qu'elle semblait avoir son âge. Fier du peu de savoir qu'il possédait à ce sujet, il l'étendit tout naturellement :

— Tu viens de l'astre Vénus, c'est ça ?

— Bravo, je vois que tu as appris tes leçons, répliqua-t-elle, amusée avant de reprendre. Mais tu as dû oublier le chapitre qui dit que...

Elle se racla la gorge avant de poursuivre d'un ton faussement solennel qui amusa beaucoup Odyseus :

— Dans le cadre privilégié de l'entente entre nos peuples, une visite de courtoisie sera appréciée à chaque passage de la Terre dans la constellation de l'Amour. Et cette fois ci ? Pourquoi ne pas emmener les jeunes, qui se feront une joie de découvrir comme leurs camarades peuvent être aussi stupides sur les autres colonies que sur Venus.

Elle avait replongé dans un agacement superficiel, effacé quand Ody reprit la parole.

— Moi je trouve ça bien, cette visite. Ça permet de faire de belles rencontres.

Loreliz, d'abord sceptique, se laissa charmer par la gentillesse de son interlocuteur qui, un peu gêné, lui posa une question tout en fouillant dans la sacoche attachée à sa ceinture :

— Dis-moi, par hasard, tu ne saurais pas comment faire éclore ce bourgeon ?

Il sortit de sa besace un bouton, semblable à celui qu'il avait jeté dans l'herbe un peu plus tôt.

— Je crois me souvenir que vous êtes douées pour ce qui est de s'occuper des plantes, non ? lança-t-il, mal assuré.

— Nous sommes douées pour un tas de trucs, si tu veux tout savoir. Mais ça, c'est un exercice pour enfant, chez nous.

Elle prit le bourgeon de la main d'Odysseus et le tint délicatement entre ses doigts.

— Le secret, c'est de ne rien vouloir trop intensément et de visualiser le résultat, pas le mouvement. C'est-à-dire que tu ne veux pas voir ce bourgeon éclore au final, tu veux voir la fleur, n'est-ce pas ?

A mesure qu'elle parlait, le bourgeon s'ouvrait progressivement et de petits points lumineux tournaient autour.

— Ensuite, laisse faire. Si tu t'accroches trop à ton désir de réussir, tu parasites tes pensées et orientes mal ton énergie.

Loreliz était concentrée et sérieuse, ce qui lui conférait un air étonnamment sage. Les premiers pétales s'épanouirent et dévoilèrent le pistil rouge écarlate et son écrin d'étamines d'un jaune éclatant. Voyant les yeux écarquillés de son ami, la jeune Déva sourit. Elle leva légèrement la main et la fleur se mit à tourner et s'envoler, projetant ses petits points lumineux partout autour d'elle. La fleur continua de s'élever parmi les feuilles du chêne jusqu'à disparaître à sa cime. Quand Odysseus posa à nouveaux ses yeux émerveillés sur Loreliz, celle-ci avait les siens rivés sur sa besace.

— A ton tour de faire quelque chose pour moi, lança-t-elle, déterminée.

Elle pointa son doigt en direction de la musette d'Odysseus.

— Tu... tu veux ma sacoche ? demanda-t-il, sceptique.

— Non, je me fiche bien de ta « sacoche », répondit-elle en insistant sur le dernier mot, moqueuse. Je veux voir ce qu'il y a dedans.

Odyseus fut soulagé et détacha la lanière de son sac, laissant apparaître divers objets. Quelques feuilles de papyrus, des bourgeons de toutes les couleurs, des petites sphères de quartz translucides avec une boule d'énergie flottant à l'intérieur. Il s'agissait de petites réserves d'éther, une énergie moyennement dense, très présente dans l'Astral. Ces « billes », comme elles étaient appelées par les enfants, étaient généralement utilisées par des gens beaucoup plus jeunes, qui ne savaient pas encore bien capter l'éther ou encore par des élèves débutants cherchant à s'entraîner. Cette dernière possibilité ne manqua pas de faire sourire Loreliz. Mais celle-ci avait déjà repéré ce qu'elle voulait depuis longtemps et n'avait pas baissé son doigt au bout duquel se trouvait un lance pierre, tout simple. Odyseus remarqua, lorsqu'il posa la main sur le morceau de bois, l'excitation dans les yeux de Loreliz qui s'intensifiait. Il sortit alors l'objet devant les yeux transis de la jeune fille.

— C'est mon lance pierre.

Mais pour Loreliz, cela ressemblait à un trésor.

— Un lance quoi ?

— Un lance pierre, répéta Odyseus devant l'air sceptique de la Déva. Les pierres, comme sur Terre.

Il se rappela alors de ce qu'il avait entendu en classe sur les Dévas et l'idée que cette espèce n'allait jamais dans la matière, la partie dense de la Terre dans laquelle s'incarnaient les Humains. Elles œuvraient autour de la planète, au sein d'une couche d'énergie éthérique appelée l'Etherium. Odyseus prit très à cœur l'idée de lui expliquer enfin quelque chose qu'elle semblait ne pas connaître.

— Les pierres sont faites de la même matière que les montagnes sur Terre, tu as dû entendre parler des montagnes, non ?

Le regard ébloui de Loreliz était devenu furieux en l'espace d'une seconde.

— Tu crois vraiment que je ne sais pas ce que c'est que des pierres ?

Il y eut un flottement pendant lequel Loreliz défia Ody du regard.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu fais pour avoir des pierres pour ton machin. On est dans l'Astral, il n'y a pas de matière ici et il n'y a que les Génies qui peuvent en créer. Alors sois tu es un Génie, sois tu es un crétin. Personnellement, j'ai ma petite idée...

Cette fois, ce fut au tour d'Odysseus d'être agacé par l'arrogance de la jeune Elphée. Il sortit une bille de sa sacoche, la plaça dans l'élastique du lance pierre, tendit celui-ci à fond puis visa un homme qui passait au loin. Il lâcha ses doigts et la bille d'éther partit comme une flèche vers sa cible. Elle traversa le passant qui eût un mouvement de surprise avant de s'arrêter et de scruter les alentours, à la recherche de l'auteur du méfait. Odysseus et sa complice, hilares, étaient assez loin et bien dissimulés sous les feuilles du chêne. Loreliz était de nouveau surexcitée.

— C'est super !!!

Elle n'en revenait pas et ne cessait d'analyser dans ses moindres détails l'objet qu'elle venait d'arracher des mains d'Odysseus. Celui-ci l'observa, touché par sa candeur et la joie sincère qui émanait d'elle.

— C'est un ami qui l'a créé pour moi, indiqua-t-il. Il s'est inspiré de ce qu'il a vu sur Terre. Il s'est beaucoup incarné.

A l'évocation de ce souvenir, Loreliz prit conscience de la valeur que ce lance pierre avait pour son jeune ami et, un peu déçue, le lui tendit. Il repoussa sa main avec bienveillance devant les yeux surpris de la Déva.

— Il est à toi maintenant, je te le donne.

Loreliz répondit avec gêne :

— Mais tu tiens à ce machin.

— Justement. Ce ne serait pas un vrai cadeau si je n’y tenais pas.

La reconnaissance inonda les yeux de Loreliz qui serra le précieux objet contre sa poitrine en remerciant une dizaine de fois Odysseus et le monde entier.

« LORELIZ !!! »

Le cri sévère, lancée par la surveillante de la classe des Dévas, dut retentir dans toute la colonie et sortit la jeune fille de sa transe joyeuse. Elle sembla même, l’espace d’un instant, inquiète de son sort. Elle voulut partir sans plus attendre mais s’arrêta dans son élan et se retourna vers Odysseus. Leurs yeux brillaient à cet instant de chaque émotion qui les avait traversés depuis le début de leur rencontre et valurent tous les mots qu’ils turent. Loreliz, dans un mouvement précipité se jeta dans les bras d’Odysseus qui l’étreignit en retour.

Cet échange transperça le jeune homme qui revit à cet instant la somme des moments partagés avec celle qui, dès lors, devint plus qu’une amie, au-delà même d’une sœur. Les éclats de rire comme les pleurs, les aventures, les découvertes, les craintes, les doutes, les joies. Enfants, ils avaient dû grandir chacun de leur côté une partie du temps mais avait partagé les aventures de leur existence côte à côte le plus souvent possible. Deux amis comme ceux qui offrent à la vie l’ineffable saveur du partage.



C’est dans cet état de joie, qui avait accompagné l’émergence de ces souvenirs, qu’Odysseus revint à lui, dans le moment

présent, toujours dans les bras de Loreliz, sur la promenade des retrouvailles.

— Liz, soupira-t-il. Dans le brouillard de mon retour ici, j'ai oublié jusqu'à mon nom. Mon esprit vit encore le choc de l'incarnation et j'avance toujours dans le trouble de ma mémoire. Mais, au milieu de l'oubli, je me souviens de toi.

Loreliz redressa la tête vers lui, satisfaite.

— C'est l'essentiel.

Ils cessèrent leur fraternelle étreinte puis reprirent la marche ensemble vers l'attroupement lointain. Ils avaient tous les deux cette légèreté délicieuse des vrais amis se retrouvant après un long moment de séparation. Cette sensation que rien n'avait changé et que tout était à sa place.

— Alors cette vie ? Et cette mort ? demanda-t-elle sur un ton léger.

Bien qu'elle ne se fût jamais retrouvée elle-même sur la Terre ferme, elle connaissait très bien le processus de ce que les Humains nommaient l'incarnation. Elle savait le mécanisme plus compliqué, mais elle était restée sur l'image enfantine du manteau de chair revêtu par les Humains qui prenaient corps dans la matière pour une durée déterminée. Elle savait aussi que, pour un être venu de l'Astral et habitué à évoluer dans une énergie légère et aérée, l'entrée dans la matière pouvait s'avérer difficile à supporter et le retour dans l'Astral, tout aussi perturbant. D'autant que ce retour pouvait la plupart du temps être accompagné d'une amnésie totale ou partielle, ajoutant encore à la confusion.

Pour ce qui était de son expérience du ressenti de la matière, elle en avait néanmoins une petite idée. La matière était un état de l'énergie concentrée à un niveau de densité tel que les particules en étaient presque indissociables. Dans l'Etherium, cette densité était bien moindre mais toujours plus que dans l'Astral. Ainsi, les Dévas évoluant dans cette couche énergétique étaient également soumis à une densification de leur corps d'énergie qui,

si elle s'avérait moins pénible que l'incarnation, pouvait apporter son lot de désagréments.

Elle avait toujours été fascinée par le caractère éphémère de la vie sur Terre. Le fragile fil de l'existence de ceux qui s'incarnaient, du moins de leur corps fourni pour l'occasion, soulevait chez elle une foule de questions. Régnait au sommet de ses interrogations, le mystère de la mort.

— Je me souviens de tout, confia Odysseus. Jusqu'au plus petit détail. Chacun des choix que j'ai faits, chaque sentiment, chaque émotion qui m'a fait vibrer. Chaque être vivant avec qui j'ai échangé.

L'évocation de cette phrase dessina le visage de Pénélope devant les yeux, émus, d'Odysseus. Il écarta cette image d'un battement de cil appuyé et revint à son récit inspiré.

— Je me souviens de ma naissance, Loreliz, reprit-il. C'était froid et douloureux et pourtant je brûlais en moi. Le bouillonnement de la vie qui éruptait dans un premier cri et sera resté au fond de moi jusqu'au dernier instant. J'étais un grand roi, Liz. Un bon roi. Du moins, je le crois. J'ai toujours fait ce que je croyais être le mieux pour mon peuple, pour les miens. Je n'ai jamais voulu cette guerre, j'ai essayé d'y échapper. Je ne voulais pas quitter mon foyer, mon royaume. Je ne voulais pas mourir... J'étais un bon époux et aussi un bon père, le peu de temps qu'il m'a été accordé de l'être.

Voyant l'émotion grandir chez son ami, Loreliz mit une main réconfortante sur son épaule.

— Je n'ai aucun doute là-dessus.

Ses yeux tendres saisirent ceux mélancoliques d'Odysseus. Il sortit de sa nostalgie en apercevant à la ceinture de Loreliz, le lance pierre qu'il lui avait donnée. Il avait été, cependant, un peu amélioré au niveau du manche qui était désormais serti d'une liane fine serrée. Autre détail qui suscita la curiosité d'Odysseus, il n'y avait plus d'élastique.

— Tu ne quittes plus mon lance pierre, dis-moi.

Loreliz s'en saisit et le brandit au visage de son ami, qui l'empoigna respectueusement.

— Dommage qu'il soit cassé, constata-t-il.

Loreliz, paniquée, le récupéra sans plus attendre afin de l'inspecter dans ses moindres détails.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il est en parfait état ! J'en prends soin tu sais.

— Oui mais, sans élastique, il ne marche plus.

La Déva éclata de rire sans retenue.

— Mais non, espèce de Gnome, rétorqua-t-elle.

Cette insulte supposée n'avait de sens que sur Vénus où les Elphées ne dissimulaient pas leur mépris pour un autre peuple de Dévas, les Gnômes et dont elles vantaient la grande stupidité. Bien sur l'effet comique perdait de son envergure lorsque la cible était un Humain ou tout autre peuple non Elphée. Odysseus ne releva pas, absorbé par la démonstration que Loreliz s'apprêtait à faire. Celle-ci sortit, d'une sacoche à sa ceinture, une sphère d'éther de la taille d'une prune. Elle ressemblait à une bille mais sans l'enveloppe de quartz.

— L'élastique était compliqué à gérer, commença-t-elle. Il se cassait souvent, n'était pas très puissant, et ce n'est pas un matériau facile à créer ou à trouver. J'ai alors eu l'idée de modifier le fonctionnement général mais en gardant le même principe.

Comme à chaque fois qu'elle parlait de ce qu'elle connaissait, elle donnait subitement l'impression de posséder toute la sagesse du monde.

— J'ai fixé aux branches de l'énergie noire, poursuivit-elle en montrant du doigt lesdites branches. Elle crée un champ gravitationnel hyper puissant entre elles. Je passe mon projectile, en l'occurrence une sphère d'éther de ma création, à travers le champ de gravitation, qui la retient comme ferait l'élastique. Ensuite je tire. La sphère va être irrésistiblement attirée par le champ

gravitationnel mais ne pourra pas choisir entre celui de droite ou celui de gauche et au moment de lâcher...

Ce qu'elle fit, envoyant la boule d'énergie dans l'espace, plus loin que leurs yeux ne purent voir. Loreliz se tourna à nouveau vers Odysseus, fière.

— Le plus drôle, confia-t-elle à voix basse, c'est que je peux modifier le projectile avec ma pensée, et je dois dire que ça m'inspire beaucoup ! Je peux en faire une boule de feu, un paralysant, un stimulant, un fou rire ; ça c'est un de mes préférés, avoua-t-elle en tapotant le sternum d'Odysseus.

Celui-ci se rappela la sensation lorsque la sphère l'avait atteint et l'irrésistible envie de rire qui avait suivi. Loreliz avait toujours été espiègle, et même des millénaires n'auraient pu altérer ce trait de caractère. Il en était de même pour son astuce et ses facultés d'inventrice. Elle imaginait et créait constamment des objets aussi insolites qu'efficaces. Toutes ces particularités associées avaient bien souvent donné naissance à bon nombre de bêtises et facéties, dont elle était également spécialiste. Elle avait d'ailleurs plus d'une fois entraîné Odysseus dans les fâcheuses conséquences de ses badineries, sans que jamais il ne lui en tint rigueur.

— Qu'est-ce que l'énergie noire ? demanda-t-il alors que la foule se faisait de plus en plus dense à mesure qu'ils approchaient de la fin de la promenade.

— L'énergie des trous noirs. C'est une énergie aux capacités incroyables, Ody. En revanche, ce n'est pas la plus simple à aller chercher. J'en ai récupéré un peu lors d'une expédition vers les anneaux de Saturne. Tu te rappelles que je suis chasseuse ?

Il se souvenait vaguement de la fonction de son ami au sein de sa communauté. Les chasseurs, quel que soit leur espèce, avaient pour mission de partir aux quatre coins d'EoA, pour récolter des énergies rares. C'était une fonction parfaite pour les aventuriers. Toujours en voyage dans l'Astral, à découvrir des lieux inconnus, des peuples lointains, à satisfaire son insatiable curiosité, Loreliz